

CAROLINE  
JODOIN

# BAL des FINISSANTS

CLARA

TRÉCARRÉ

CAROLINE JODOIN



**TRÉCARRÉ**  
Une compagnie de Quebecor Media

★ *À la mémoire de Fanfan la Terreur.*

★ *Merci, merci, merci!*

*À Miléna Stojanac pour sa confiance*

*et son professionnalisme ;*

*à François, Léa et Thomas pour leur complicité ;*

*à Sophie B. pour le coup de pied révélateur ;*

*à Claude et à Claudie pour les encouragements*

*et les commentaires trrrrrès constructifs.*

*À l'amourrrrrrrrrrrrrrrrrrr!*

## À PROPOS DE BAL DES FINISSANTS

*Il aura lieu le 20 juin prochain...*

★ Clara, Mirabelle, Victor, Yulia... trois filles et un garçon qui terminent leur 5<sup>e</sup> secondaire. Chacun donne son nom au livre dont il est le héros. Chacun est un peu présent dans le livre des autres.

Ils fréquentent tous l'école secondaire Cœur-Vaillant, à Montréal. Ils sont tous invités à participer au même bal des finissants, dont le thème cette année est les années 1960.

Dans ces quatre romans, on découvrira les aventures et les catastrophes, les intrigues et les coups de théâtre, les bonheurs et les calamités, bref, tous les événements qui mènent à l'« événement » de l'année : le bal des finissants. Et même si chaque roman constitue un récit complet, on voudra lire les quatre afin de tout savoir sur ce qui s'est passé cette année au bal.

DIMANCHE 7 JUIN,  
À L'AUBE...

★ J'ai le droit de boire du café depuis seulement quelques semaines. C'est un privilège que m'a enfin accordé Grand-Théo, mon grand-père, quand j'ai eu mes dix-sept ans. Ça faisait plusieurs mois que je le talonnais pour qu'il m'en donne la permission. Parce que boire du café, pour moi, ça veut dire jouer dans la cour des grands. Ça veut dire passer des heures à jaser avec les copines. Ça veut dire philosopher, se poser de grandes questions et essayer d'y répondre (même si les réponses ne sont pas toujours intelligentes !). Ça veut dire se réchauffer le cœur quand il fait froid en dedans.

Sur le comptoir de la cuisine trône la superbe machine à expresso que je peux maintenant utiliser. Depuis mon anniversaire, tous les matins, je me prépare une boue noire très concentrée que je noie dans une mare de crème. Même s'il m'a donné sa bénédiction, Grand-Théo trouve que c'est une mauvaise habitude de boire du café tous les matins parce que blablabla la caféine et blablabla la dépendance et blablabla les dents jaunes... Mais comme je le lui ai expliqué cent fois, je ne fume pas, je ne bois pas, je n'ai pas l'intention de me droguer dans ma vie actuelle, je ne fréquente aucun garçon, je ne porte pas de vernis sur les ongles d'orteils, je ne dis

pas de gros mots (euh... bon... parfois ils sortent tout seuls...), je rentre toujours à l'heure prévue, je n'ai pas le nombril percé, je vais nager à la piscine trois fois par semaine et je mange des légumes verts tous les jours. Alors, je considère que je peux boire une tasse de café par jour, car c'est mon seul défaut (ou presque).

Ce matin, c'est en chemise de nuit et en robe de chambre que je me prépare un arabica bien tassé. C'est un plaisir que je m'accorde presque toutes les fins de semaine : moi, toute seule dans la cuisine silencieuse, avec l'odeur du café frais et celle du pain grillé. Habituellement, Roger, mon chat un peu obèse (il pèse tout près de vingt kilos !), monte sur mes genoux pour se faire gratter le cou. Ce matin, par contre, il me boude. Probablement parce que je ne l'ai pas encore nourri. Il tourne autour de moi comme un goéland le ferait autour des poubelles dans l'arrière-cour d'un McDo. La tradition veut que je serve *monsieur* avant moi. C'est toujours son estomac qui passe avant le mien.

« Allez, gros matou, viens ici, qu'on te remplisse la panse. » C'est le ventre vide (le mien !) que je sers à *monsieur* une bonne portion de cannage pour félins. Une fois Roger le museau dans son écuelle, j'allonge la main sur le comptoir pour prendre mon bol de café... qui me glisse entre les mains. Merde ! Méchant dégât ! Décidément, mon estomac va devoir attendre encore quelques minutes...

★ ★ ★

— Tu t'es encore levée avec le coq ?

Grand-Théo est appuyé au cadre de la porte de la cuisine et me regarde tout en grattant machinalement les poils de son menton.

— Ça te surprend ?

— Ça me surprendra toujours...

— Encore aujourd'hui ? Mais tu sais que je suis matinale !

— C'est dimanche matin, Clara. C'est un matin pour faire la grasse matinée.

— Alors, retourne au lit et profite-en !

— Je parlais pour toi. Tu es debout depuis quelle heure ? Cinq heures trente ? Six heures ?

— Tu me connais. J'ankylose quand je reste à l'horizontale. Tu veux que je te prépare un petit café ?

— Une tasse de gadoue ? Non, merci. Je vais plutôt me faire couler une petite eau de vaisselle.

Grand-Théo et moi n'avons pas la même idée de ce qu'est un bon café. Alors que je l'aime bien corsé, grand-père préfère une version claire comme de l'eau. (C'est à se demander pourquoi il a fait l'achat d'une machine d'aussi bonne qualité !)

— Clara, pourquoi il y a une flaque de café derrière la machine ?

— Oups ! j'avais pas vu que ça s'était répandu jusque-là... J'ai renversé du café tantôt, mais je pensais avoir tout nettoyé...

— Pas grave, je m'en occupe.

Grand-Théo donne un coup de chiffon sur le comptoir avant de se préparer sa fameuse eau de

vaisselle. Je suis un peu gaffeuse mais, heureusement, mon grand-père ne me le reproche jamais.

— À quoi ressemble ta journée d'aujourd'hui ? me demande-t-il tout en ébouriffant d'une main mes cheveux pleins de nœuds.

— Fred et Dom me kidnappent ce matin pour qu'on se tape des boutiques de vieux souliers rétro...

— Ça n'a pas l'air de t'emballer ?

— Bof...

Mes copines Fred et Dom (Frédérique et Dominique, mais je préfère les raccourcis) me harcèlent depuis des semaines pour que je magasine avec elles une paire de chaussures originales. Je leur ai dit que c'était le dernier de mes soucis de me chausser les pieds « originalement », mais elles sont catégoriques : elles ne me laisseront pas tranquille tant que je n'aurai pas mis la main sur une paire de godasses qui sort de l'ordinaire. Et pourquoi tout ce chichi pour une paire de souliers ? Parce que dans un mois, le samedi 20 juin pour être plus précise, aura lieu le bal des finissants et qu'à l'heure actuelle, dans ma garde-robe, je n'ai que deux paires d'espadrilles.

Fred, Dom et moi, on se connaît depuis le début du secondaire. On s'est retrouvées toutes les trois dans le même groupe et, depuis, on ne s'est jamais lâchées. Fred, c'est une petite bonne femme délicate avec une drôle de tête : tous les matins, elle se fait plein de couettes avec des élastiques de couleurs différentes. Ça lui donne un petit air taquin. Elle est tou-

jours de bonne humeur (ce qui est dangereusement contagieux), mais elle est aussi un peu naïve : on peut lui faire croire n'importe quoi, ce qui la met parfois dans de drôles de situations. Dom, de son côté, c'est une grande fille à la carrure solide dont les longs, longs, longs cheveux bruns tombent en cascade dans le bas de son dos. C'est une très belle fille, mais ce qu'elle a de plus particulier encore, c'est sa voix. Quand elle parle, on dirait que ses cordes vocales ont été égratignées. Sa voix est tellement rauque ! Lorsque je jase avec elle au téléphone, j'ai l'impression de parler à une fille beaucoup plus vieille que moi, alors que, dans les faits, elle est plus jeune.

Dom, Fred et moi attendons l'arrivée de notre bal depuis un long moment déjà, mais pas pour les mêmes raisons. Elles, elles rêvent toutes les deux de se pavaner dans leurs robes à gogo et leurs chaussures psychédéliques qu'elles ont achetées à rabais dans une friperie du boulevard Saint-Laurent (gageons que c'est là qu'elles m'emmèneront tout à l'heure !) alors que, moi, je serai là pour contempler la déco. C'est que, depuis le début de l'année, les élèves de la concentration arts plastiques (dont je fais partie) bûchent comme des fous pour confectionner tous les accessoires qui serviront pour le bal. C'est une tradition à l'école secondaire Cœur-Vaillant : chaque année, ce sont les finissants de la concentration qui s'occupent de créer les décors de toutes pièces. L'an passé, le thème était « la Nouvelle-France ». Il fallait voir la piste de danse en faux bois et l'immense chandelier qui descendait du plafond !

C'était vraiment quelque chose ! Cette année, Picasso (c'est notre prof) nous a convaincus de faire un bal « sixties » : des couleurs étranges, des formes géométriques à n'en plus finir et des meubles tout droit sortis des films *Austin Powers* ! Il nous a montré plusieurs photographies de ces années-là, nous a fait regarder des extraits de films et aussi écouter des tounes de l'époque. Sur le coup, je n'étais VRAIMENT pas certaine que c'était l'idée du siècle (et je n'étais pas la seule). Est-ce que j'allais vraiment passer la soirée dans une robe tube couleur orange électrique à me trémousser sur des vieux succès de Claude François ou des Rolling Stones ? Je trouvais l'idée assez étourdissante, à m'en donner la nausée. Mais Picasso a toujours le dernier mot (je dis bien TOUJOURS) et il sait être très persuasif ; on a donc adopté le thème qu'il proposait et on s'est mis au boulot sans rechigner (bof, un peu, quand même !).

— Clara ? Clara ? Tu m'écoutes ou tu fais semblant ?

Je sors de ma bulle pour répondre à Grand-Théo :

— Oui, oui, je t'écoute...

— Alors, ces souliers ? Ça te tente ?

— Tu sais, moi, le magasinage... Et pis mon pantalon est tellement long qu'on ne verra même pas mes pieds, alors...

— Tu veux que je le retouche ? Je peux lui enlever quelques centimètres si tu crois que...

Quand il a su que je voulais aller au bal en pantalon (je n'aime pas beaucoup mes jambes,

alors pas question d'enfiler une minijupe et un col-lant !), Grand-Théo a presque sauté de joie et s'est empressé de me proposer ses services de couturier. Il est tailleur dans une mercerie de la rue Beaubien, pas très loin de la maison. Il m'a donc fait plein de suggestions originales (et je jure qu'il s'y connaît côté chiffon, mon grand-père !). J'ai opté pour un long pantalon « pattes d'éléphant » bleu poudre qui appartenait à ma grand-mère (j'ai du mal à croire qu'elle l'a réellement porté...) et que Grand-Théo gardait rangé dans une malle au sous-sol depuis son décès (elle est morte longtemps avant ma naissance). Il me l'a rafistolé en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire et m'a aussi confectionné un débardeur brun chocolat qui s'attache derrière le cou. Je dois avouer que, même si au départ l'ensemble me semblait de très mauvais goût, je commence à m'y habituer. Je vais donc jouer le jeu du costume « années soixante » et je suis même prête à porter un chignon à la Brigitte Bardot : la coiffeuse qui a un salon juste à côté de la mercerie de Grand-Théo m'a promis de faire des miracles avec ma tignasse (j'ai bien hâte de voir ça parce que j'ai sur la tête au moins quarante-cinq kilos de longs cheveux noirs indisciplinés qui refusent habituellement toute tentative de mise en plis). Avec mon costume et ma coiffure, je suis pile-poil dans le thème du bal, mais je n'ai vraiment pas envie de passer un après-midi à magasiner des souliers qui seront, de toute façon, cachés sous les larges pattes de mon pantalon.

— Je pense que si j'enlevais deux centimètres, ce serait suffisant pour...

— Grand-Théo, perds pas ton temps avec ça...

— Mais non, mais non ! Ça me ferait plaisir de le faire.

— J'ai dit non.

Je voudrais qu'on laisse mes pieds tranquilles. Moins ils attireront l'attention, mieux je me porterai. Et si vraiment j'avais envie de les mettre à l'avant-plan, je pourrais très bien aller au bal en pantoufles (j'en possède d'ailleurs une belle paire en forme de têtes de gorille qui feraient très bien l'affaire !). Mais Fred et Dom ne voient pas les choses de cette façon et je sens, ce matin, que Grand-Théo penche aussi de leur côté...

— Tu sais, Clara, les souliers, c'est une des premières choses que les gens regardent.

— Hé ! ho ! tu sais très bien que c'est mon fauteuil roulant que les gens regardent. C'est lui qui vole la vedette. Et puis, de toute façon, mes pieds sont croches et mes chevilles sont enflées, alors...

— Ma petite-fille, tu sous-estimes tes pieds et...

Je sous-estime mes pieds ? ! Mais bon sang ! je suis clouée dans un fauteuil roulant ! Si mes deux jambes fonctionnaient, peut-être que je trouverais amusant de perdre mon temps dans un magasin de chaussures à me pavaner devant un miroir avec des godasses qui ne sont même plus à la mode. Mais comme il n'y a pas l'ombre d'une chance que je me lève subitement avec l'envie de danser le soir du bal,

je ne comprends pas pourquoi tout le monde s'obstine à vouloir me chausser les pieds!

Je pousse un soupir d'exaspération. Pour moi, le sujet est clos. Je fais faire demi-tour à mon fauteuil à la force de mes biceps et je quitte la cuisine, bien décidée à contester la séance de magasinage que veulent me faire subir mes deux amies.

DIMANCHE 7 JUIN,  
QUELQUES HEURES PLUS TARD.

★ — T'as fini de dire des conneries ?

— Tu peux pas être sérieuse pour une fois ?

Si Fred et Dom avaient des fusils à la place des yeux, je serais six pieds sous terre depuis un bon moment déjà. Manifestement, je n'ai pas réussi à trouver une bonne excuse pour échapper à l'activité « lèche-vitrine » organisée par mes deux copines, puisque nous sommes actuellement dans une friperie yéyé du boulevard Saint-Laurent. Depuis que nous avons mis les pieds (et mes roues !) dans cette boutique, je ne fais que rigoler. Nous avons fait une entrée pas discrète pour deux sous : Dom s'est coincé un doigt dans une roue de mon fauteuil en tentant de le soulever et Fred s'est affalée de tout son long en le poussant trop fort une fois à l'intérieur. J'ai un fauteuil manuel qui fonctionne à l'huile de coude, puisque Grand-Théo ne veut pas que je me

promène en fauteuil électrique. Il exige que je garde la forme. Résultat : j'ai des bras à la Rambo et des jambes de Schtroumpf. Depuis que nous avons fait cette entrée singulière dans le magasin, je n'arrête pas de pouffer de rire devant toutes ces paires de chaussures plateforme bizarres. Il est évident que mes deux copines n'aiment pas mes plaisanteries. La vendeuse non plus ne semble pas apprécier mon humour.

— Les filles, je vois vraiment pas ce qu'on fait ici, que je leur dis entre deux fous rires.

— Tu sais très bien pourquoi on est là, me réplique Fred.

— Mais PERSONNE ne s'intéresse à mes pieds !

— Au contraire, nous, on s'y intéresse, me balance Dom.

De mes deux copines, Dom est la plus coriace. C'est le cas de le dire : c'est elle qui mène le bal ! Fred, plus discrète, n'en est pas moins convaincue, elle aussi, qu'il me faut des chaussures pour faire mon entrée dans la salle où aura lieu cette sacro-sainte soirée.

— Regarde ! Regarde ces bottes !

Dom a dans les mains une paire d'échasses jaune moutarde dont les talons, si je me tenais sur mes deux pattes, me permettraient de toucher les étoiles.

— T'es folle, Dom ! Elles sont trop hautes !

— Mais ON S'EN FOUT ! T'es assise ! me répond-elle.

— Alors, justement, puisque je suis assise...

Mais Dom ne m'écoute déjà plus, butinant comme une abeille d'une paire de souliers à une autre. Fred revient du fond du magasin chargé comme un mulet et dépose sur une chaise près de moi plusieurs paires de chaussures colorées. Je soupire...

— Les filles, plutôt que de vous acharner sur mes pieds, pourquoi vous gardez pas votre énergie pour trouver un gars qui pourrait vous accompagner ?

Elles se retournent toutes les deux et me regardent d'un air indifférent. Fred et Dom ne veulent pas être accompagnées pour le bal. Ce sont pourtant deux belles filles intelligentes et amusantes qui, d'ordinaire, attirent les regards. Mais elles racontent à qui veut bien l'entendre qu'elles sont indépendantes et qu'elles peuvent très bien aller au bal sans garçon. Moi, je pense qu'elles font ça pour ne pas me blesser parce qu'elles savent que j'irai seule à cette soirée. Je les soupçonne même d'avoir refusé des invitations. Bon, c'est vrai que je n'ai personne pour m'escorter à ce bal. Mais c'est moi qui veux ça. Pourquoi ? Pas parce que je suis une pôvrrrrre fille timide et repoussante, avec un tour de taille démesuré ou des points noirs plein la figure. Pas du tout même. En fait, je suis une belle grande fille et je me fais plutôt confiance. Je suis peut-être à cheval sur quatre roues, mais je n'ai pas de complexe pour autant. Je dirai même que c'est une bonne chose que je sois assise à longueur de journée, puisque, une fois dépliée de tout mon long, je mesure tout près d'un mètre quatre-vingt-dix. En restant assise, je

ne porte pas l'odieux de dépasser tous les garçons de l'école ! Parce que si j'étais debout sur mes deux jambes, je serais une copie conforme de la tour Eiffel. Non, si je vais seule au bal, c'est tout simplement parce que je trouve les gars de mon école immatures et sans intérêt. Enfin, presque tous. Parce que si je n'étais pas si effrayée à l'idée de lui demander de m'accompagner, il y a bien un garçon sur qui je jetterais mon dévolu. Et ce garçon, qui c'est ? Eh bien, nul autre que le beau, le magnifique, l'extraordinaire Thibaud Desjardins.

\* \* \*

Thibaud Desjardins est le seul gars qui me fait craquer. Heureusement que j'ai déjà les jambes comme de la guimauve parce que, sur une paire de jambes normales, je ramollirais en un rien de temps chaque fois que je me trouverais devant lui. Thibaud est dans la concentration arts plastiques, lui aussi. Je le croise donc assez souvent. Tous les jours, en fait. Lui et moi, on partage la même passion : la peinture. Il rêve de devenir un grand peintre. Moi aussi. Il rêve d'exposer ses œuvres dans les plus grandes villes du monde. Moi aussi. Il aime peindre à l'huile. Moi aussi. Il traîne partout avec lui un petit carnet dans lequel il griffonne tout ce qui l'inspire. Moi aussi.

C'est un bonheur pour mes yeux de le regarder dessiner et peindre durant les cours d'arts. Mais c'est aussi un vrai marathon pour mon rythme cardiaque qui augmente de façon spectaculaire lorsqu'il lève son regard vers moi et qu'il me dévisage avec ses grands yeux noirs. Ahhhhhhhhhhhhhhh! mon

cher Thibaud ! Je dois admettre que c'est un prénom assez inédit. Mais je l'ai rapidement intégré à mon vocabulaire. Quand je le prononce, j'ai l'impression de déclamer le titre d'un beau et vieux poème (O.K., je sais que c'est franchement cucul, cette façon que j'ai de m'amouracher de son prénom, mais il me rend complètement gaga !). Il paraît que mon sarcasme est légendaire (c'est ce que me répète souvent mon grand-père) et que je peux désarçonner n'importe qui rien qu'en ouvrant la bouche. C'est vrai que quand je le veux, je peux être assez cinglante. Mais lorsque je me retrouve devant Thibaud Desjardins, je perds tous mes moyens et je me transforme en gros pétard mouillé... Alors, comment lui faire comprendre que j'aimerais vraiment qu'il m'accompagne au bal sans pour autant le lui faire savoir ? Voilà une troublante énigme que je dois résoudre. Et ce sera difficile parce qu'en plus personne ne le sait. Je n'ai pas encore trouvé le courage d'en parler à Dom et à Fred. Je ne sais pas comment aborder le sujet avec elles. Il n'y a donc pas de secret mieux gardé que mes sentiments pour Thibaud Desjardins. Je pense que je suis prise dans un cul-de-sac...

\* \* \*

— Alors, miss Bougon, t'en penses quoi de celles-là ?

Dom me braque devant les yeux une paire de bottes ahurissantes : elles sont d'un rouge très vif, avec de trrrrrès (trop !) gros talons en bois.

— Dom !!! Avec ça, j'aurais l'air d'un pompier grimpé dans un arbre !

— Mais non ! dit-elle. Elles sont parfaites !

— Mais elles sont ROUGES, et mon pantalon est bleu...

— Je vois pas le rapport...

— Dom, tu sais quoi ? Je t'emmerde !

— Clara, ferme-la quelques minutes, tu veux bien ? Je te dis que ces bottes sont PARFAITES !

Elle me tourne le dos et appelle Fred.

— Fred, viens voir ce que j'ai trouvé pour Clara...

Je ne l'entends plus. Elle court rejoindre sa complice en gesticulant, excitée comme une puce. Je regarde les bottes qu'elle a laissées sur le sol près de mon fauteuil et je suis découragée. Elles sont tout ce qu'il y a de plus... moche. Oui, c'est ça, ces bottes-là sont tout simplement moches. Mais à bien y penser, si je les prends, Fred et Dom seront satisfaites et mon calvaire sera terminé, non ? On sera vite sorties d'ici et je n'aurai pas perdu tout mon après-midi. J'aurai peut-être même le temps d'aller faire trempette à la piscine. Je n'hésite donc pas une seconde de plus et je fais signe à mes deux copines.

— O.K., les filles, on passe à l'essayage. Et que ça saute !

Fred tape dans ses mains (on dirait qu'elle a trois ans et qu'on vient de lui offrir LA poupée Barbie de ses rêves) et s'empresse de me donner un coup de pouce pour enfiler la fameuse paire de bottes, tandis que Dom part à la recherche d'un miroir. C'est à ce moment précis que j'entends derrière moi une voix que je reconnaîtrais entre mille :

— T'as vraiment besoin de souliers ? C'est pas plutôt des pneus que tu devrais t'acheter ?

Le propriétaire de cette voix un peu fausse, teintée d'ironie, c'est le gars le plus désagréable, le plus chiant de l'école Cœur-Vaillant : François Janvier. Je vois son reflet dans la vitrine de la boutique. Il se tient droit comme un soldat, un sourire railleur aux lèvres. Que fait-il ici ? Question stupide : il est évidemment là pour magasiner, lui aussi. La bonne question serait plutôt : « Pourquoi le sort s'acharne-t-il sur moi ? » Est-ce que, en plus de me taper sa présence à l'école depuis cinq ans, cinq jours par semaine, je dois maintenant me le farcir la fin de semaine ? Je ne réagis pas tout de suite, histoire de réfléchir quelques secondes à la charmante réplique que je vais lui servir. Mais je dois faire vite car, à voir le rouge qui lui monte aux joues et les mitraillettes qu'elle a au fond des yeux, je sais que Fred est sur le point de prendre ma défense (et comme elle ne se fâche presque jamais, quand elle s'y met, ça vire toujours à la comédie). Pour éviter qu'elle se couvre de ridicule et parce que j'aime mieux me défendre moi-même (surtout quand l'attaque vient de ce pauvre imbécile de François Janvier), je me retourne lentement, le regarde droit dans les yeux et lui renvoie la balle.

— Ah ! mais c'est ce cher François Janvier ! Je trouvais aussi que ça sentait les œufs pourris. Toujours de la difficulté à garder l'haleine fraîche, à ce que je vois.

Il me défie du regard. Je ne baisse pas les yeux. C'est à celui qui le fera le premier. Un petit jeu auquel

nous jouons quelquefois, lui et moi. Car nous n'en sommes pas à notre première altercation. Cette fois, c'est moi qui gagne la partie, puisqu'il se tourne vers la fille pendue à son bras.

— Tu crois que tu vas trouver ce que tu cherches ici ? lui dit-il.

Il fait demi-tour, entraînant derrière lui la blondinette qui l'accompagne. Dom revient du fond de la boutique avec un grand miroir sur roulettes.

— C'est pas François Janvier que je viens de voir ? demande-t-elle.

— Lui-même en personne ! réplique Fred. Ce gars-là est vraiment le dernier des cons !

Encore fière de ma riposte et de l'effet qu'elle a produit sur ce gros épais de François Janvier, je n'écoute que d'une oreille ce que mes copines racontent.

— J'en reviens pas de ce qu'il lui a dit, s'offusque Fred en s'adressant à Dom.

— Encore une vacherie ?

— Encore, oui ! Je sais pas comment elle fait pour endurer ça.

— Elle a les nerfs solides, notre Clara !

— Peut-être, mais elle devrait pas avoir à encaisser tout ça.

Parce que je déteste qu'on parle de moi comme si je n'étais pas là, j'ouvre enfin la bouche.

— Hé ! ho ! les filles ! ça va aller, vous en faites trop !

Fred me dévisage. Janvier et la fille blonde passent près de nous et sortent du magasin sans

nous regarder. Dans son dos, Dom lui fait un doigt d'honneur.

— C'est ça, tire-toi, pauvre *twit*, lui lance-t-elle alors que la porte de la boutique se referme.

— Laisse tomber, Dom. Ça vaut pas la peine de lui donner toute cette attention.

— Mais ce qu'il te dit, ça ne te dérange pas ? demande Fred.

— C'est juste des mots.

— Ben, justement, les mots, des fois, ça peut fesser plus fort que des coups. Tu trouves pas ? intervient Dom d'un ton ferme.

— Ça dépend des mots...

— Ça dépend des mots ? Ben, voyons, Clara, Janvier fait toujours allusion à... euh... à... ton handicap...

— Peut-être, Fred. Mais c'est pas la fin du monde.

— Moi, en tout cas, je sais pas comment tu fais pour endurer ça.

— J'endure rien. C'est vrai que ça peut des fois me taper sur les nerfs, surtout que c'est toujours les mêmes blagues idiotes qu'il me fait. Mais j'ai pas peur de lui et ça me fait du bien de lui répondre : ça aiguise mon caractère !

Fred me regarde, incrédule.

— Je ne te comprends pas, Clara.

— Y a rien à comprendre, Fred.

— Bon, on les essaie, les bottines, oui ou non ? demande Dom.

Son ton indique clairement qu'il est temps de changer de sujet. Mais Fred semble loin d'avoir

terminé son analyse de l'affaire « François Janvier contre Clara Destroismaisons-Parenteau ». Elle poursuit son monologue et ni Dom ni moi n'arrivons à la faire taire.

— Ce gars-là est vraiment pas correct. Moi, j'en ai marre de lui et de son comportement de crétin. C'est déjà pas drôle pour toi, Clara, d'être... ben, tu sais... d'être handicapée, si en plus faut que tu te tapes des commentaires comme ça... Ce gars-là a pas de cœur, y a aucun respect pour toi et pour ton passé, c'est super-méchant, ce qu'il t'a dit, pis tu devrais pas faire comme si y avait rien là. Moi, en tout cas, si j'étais toi...

— Eh bien, justement, Fred, tu n'es pas moi.

Elle est bien gentille, ma copine Fred, mais elle tombe facilement dans le drame. Je ne SUIS PAS une victime. Je suis sur quatre roues, mais je ne fais pas pitié ! Je refuse qu'on s'apitoie sur mon sort. En fait, je déteste ça profondément ! Fred a toujours vu mon accident comme si c'était un grand malheur insurmontable. C'était peut-être vrai au début, quand c'est arrivé. Mais ça fait longtemps que les choses ont changé. Mon handicap ne date pas d'hier et j'ai appris à vivre avec. Ça, Fred a de la difficulté à le comprendre...

\* \* \*

Je me déplace en fauteuil roulant depuis l'âge de quatre ans, à cause d'un très bête accident de voiture dans lequel j'ai perdu l'usage de mes deux jambes... et mes parents. C'est cette perte-là qui est la plus difficile pour moi. Le souvenir que j'en ai est

assez vague. Tout ce dont je me souviens, c'est mon déménagement chez Grand-Théo et ma surprise en voyant ma nouvelle chambre qu'il avait peinte tout en bleu pour moi, avec des nuages au plafond. Je me rappelle aussi les séances de physiothérapie qui ont suivi l'accident. J'étais toute petite, mais je me souviens qu'on me faisait faire des exercices dans une salle avec d'autres enfants. Parfois aussi, je m'entraînais dans un grand bassin. Encore aujourd'hui, je vais presque tous les jours à la piscine du quartier pour nager. Ces exercices font partie de ma vie comme respirer, boire et manger.

Pour que je n'oublie pas le visage de mes parents, mon grand-père a tapissé les murs du salon et de ma chambre de photographies. On y voit surtout ma mère, puisqu'elle était sa fille. Elle était belle, ma mère. Et mon père n'était pas mal non plus !

Mes parents me manquent beaucoup, même après toutes ces années. La perte de mes jambes, à côté de ça, ce n'est pas grand-chose. Depuis l'accident, cependant, depuis que mes parents ont dramatiquement disparu, celui qui a pris toute la place, celui qui a rempli ce vide causé par leur absence, c'est mon grand-père. Mon beau Grand-Théo. Je lui dois beaucoup. Je lui dois l'obstination qui me caractérise. Une obstination qu'il possède lui-même, mais qu'il m'a transmise. Une obstination qui m'aide à me défendre dans la vie de tous les jours, mais qui m'a surtout permis de me battre afin d'appivoiser la perte de mes parents et mon handicap. Si j'ai un sale caractère, c'est sa faute. Sans blague ! Grand-Théo a

la tête encore plus dure que la mienne et, chaque fois que le découragement s'empare de moi, il est là pour m'épauler et me secouer les puces. Je lui dois la vie. Et ma tête de cochon.

Je ne suis pas une victime. Je suis une fille qui a des rêves et qui les réalisera. Un jour, je serai une peintre célèbre. Un jour, mes toiles seront accrochées dans les galeries d'art de Milan et de Barcelone. Un jour, je voyagerai aux quatre coins du monde pour rencontrer d'autres artistes et m'inspirer de leurs œuvres. Et ce ne sont pas mes jambes en compote qui vont m'en empêcher.

\* \* \*

Fred et Dom regardent mes pieds qui sont chaussés des fameuses bottes rouges. Je dois avouer qu'elles ne me déplaisent pas. Elles me font de drôles de jambes, mais l'effet a quelque chose de provocateur, et comme je ne déteste pas la provocation (et que je veux sortir d'ici au plus vite!), je décide de les acheter sur-le-champ. Fred sautille comme une enfant de deux ans à qui on vient de promettre un cornet de crème glacée à la gomme balloune. Dom, elle, me fixe et semble heureuse de ma décision. Je me demande bien comment on peut être *heureux* d'acheter des bottes. Je pense que c'est une chose que je ne comprendrai jamais... Mes amies semblent toutes les deux convaincues d'avoir remporté une grande bataille. Mais ce qu'elles ne devinent pas, en fait, c'est que, pour moins de cinquante dollars, je viens d'acheter la paix et quelques heures de liberté...